



Annette Dumbach

Jud Newborn

**PRÉFACE DE
Virginie Girod**

**SOPHIE
SCHOLL
ET LA
ROSE
BLANCHE**

**Un groupe d'étudiants devenus symbole
de la résistance allemande contre le nazisme**

**ALISIO
HISTOIRE**

En 1942, la Seconde Guerre mondiale est à un point de bascule, l'Allemagne perd du terrain face à la Russie. À Munich, un petit groupe d'étudiants allemands crée un réseau clandestin. Son nom : « La Rose blanche ». Parmi eux, Sophie Scholl, une jeune fille d'à peine 21 ans. Élevée au sein d'une famille protestante aisée et intellectuelle, elle a d'abord appartenu aux Jeunesses hitlériennes avant de s'en détourner et de rejoindre son frère Hans dans la résistance. Pour éveiller les consciences et pousser les jeunes Allemands à lutter contre le nazisme, ils rédigent des tracts qu'ils distribuent sous le manteau et taguent les murs de la ville de slogans antinazis.

À l'hiver 1943, alors que leurs actions commencent à être prises en exemple, rassemblant autour d'eux de plus en plus de sympathisants, les principaux membres de la Rose blanche sont dénoncés, arrêtés par la Gestapo et exécutés après un simulacre de procès. Sophie Scholl écrit ce jour-là : « Qu'importe ma mort si, par nos actions, des milliers de gens ont pu être réveillés. »

Dans ce récit captivant, Annette Dumbach et Jud Newborn redonnent voix à la résistance allemande, rendant hommage à tous ceux qui se sont élevés et s'élèvent encore aujourd'hui contre la tyrannie.

« **Un livre formidable.** »

Elie Wiesel

« **Un récit qui se lit comme un roman
à suspense.** »

The New York Times

Diplômée des universités de New York et de la Sorbonne, **Annette Dumbach** (1934-2017) était journaliste et professeure.

Jud Newborn est conférencier, anthropologue culturel et conservateur à New York. Pionnier dans la création de musées sur l'Holocauste, il a participé à la construction du Museum of Jewish Heritage de New York, dont il a été l'historien fondateur et le conservateur.

21,90 €
prix TTC France

ISBN : 978-2-37935-431-1



9 782379 354311

ALISIO
HISTOIRE



FABRIQUÉ
EN FRANCE



Sophie Scholl

et la Rose blanche

© Annette Dumbach and Jud Newborn, 1986, 2006, 2018, 2023 ;
This edition © Oneworld Publications 2006, 2007, 2018, 2023. This translation
of *Sophie Scholl and the White Rose* is published by Editions Leduc
by arrangement with Oneworld Publications.

Conseiller éditorial : Alexandre Maujean
Relecture-correction : Marie-Odile Mauchamp et Gaëlle Fontaine
Maquette : Patrick Leleux PAO
Maquette de couverture : Primo et Primo
Photo de couverture © Privé/Reproduction : Mémorial de la Résistance allemande

© 2024 Alisio, une marque des éditions Leduc
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
ISBN : 978-2-37935-431-1

Annette Dumbach et Jud Newborn

Sophie Scholl

et la Rose blanche

Un groupe d'étudiants devenu symbole de la résistance
allemande contre le nazisme

Préface de Virginie Girod

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Richard Robert*

^ L I S I O
HISTOIRE

« Ce n'est pas dans la fuite des pensées,
c'est dans l'action seule que se trouve la liberté. »
Dietrich Bonhoeffer, exécuté par pendaison au camp
de concentration de Flossenbürg, en avril 1945.

« Nous devons toujours prendre parti. La neutralité
aide l'oppresser, jamais la victime. Le silence encourage
le persécuteur, jamais le persécuté. »
Élie Wiesel, discours pour la réception du prix Nobel de la paix,
10 décembre 1986.

« Déchirez le manteau d'indifférence que vous avez revêtu.
Décidez-vous avant qu'il ne soit trop tard ! »
Tract de la Rose blanche, janvier 1943.

*Ce livre est dédié aux Allemands et aux Allemandes
qui ont résisté, et à tous ceux qui se battent aujourd'hui
pour la liberté et la démocratie.*

Il est des roses éternelles...

À l'été 2023, j'ai eu le plaisir de visiter l'appartement de la famille Moulin situé au 6 rue d'Alsace, à Béziers. C'est là que notre héros national, Jean Moulin, symbole à lui seul de la résistance tout entière, a passé son enfance.

Après la visite, je traversai la place du 14 Juillet que j'avais aperçue depuis les fenêtres du salon. Je m'approchai du monument que j'avais deviné à travers la dentelle verte des arbres. Sous le soleil éclatant du Sud, se dressait, blanc et bronze, une statue dédiée à Jean Moulin et un monument aux morts en l'honneur des dix-huit résistants du maquis de Fontjun fusillés le 7 juin 1944 par les Allemands sous les yeux des Biterrois rassemblés là contre leur gré.

Le souvenir de ces gens morts pour la patrie et nos valeurs m'émut. Nous leur sommes redevables ; nous avons hérité de la France qu'ils ont défendue. Un sentiment inattendu me tira bientôt de mon recueillement : la curiosité ! Il y avait de l'autre côté de la place, un buste monumental en bronze. Je voulus savoir qui il représentait et pourquoi il n'était pas avec les autres. Quelle ne fut pas ma surprise en découvrant Sophie Scholl, les yeux clos, la tête baissée, une mèche au vent immobile découvrant le côté gauche de son visage.

Pourquoi cette jeune résistante Allemande était-elle en face de Jean Moulin et des résistants de l'Hérault, elle qui n'avait jamais mis les pieds dans notre belle Occitanie et que si peu de Français connaissaient ?

J'eus la réponse à mes questions dans un article du *Midi libre* daté du 28 mai 2019. Le maire de Béziers, M. Robert Ménard, avait voulu rendre hommage à « cette lointaine petite sœur de Jean Moulin [pour qu'elle] soit désormais connue de tous ». Le sculpteur Olivier Delobel avait ainsi été chargé d'immortaliser ses traits juvéniles et sa mèche rebelle qui donne mieux à voir son caractère que la rondeur poupine de ses joues.

La présence de Sophie Scholl en ces lieux de mémoire me fit sourire. J'avais l'impression de retrouver une vieille connaissance. Quelques mois plus tôt, je lui avais consacré un portrait dans mon émission *Au cœur de l'histoire* sur Europe 1. J'avais adoré écrire ce récit. Son destin tragique, sa force de conviction, m'avaient bouleversée.

Imaginez un instant, vous qui lisez ces lignes dans le confort de notre société postmoderne à la fois insouciant et convaincue de vivre une répétition des années 1930, ce qu'on peut ressentir quand on est une adolescente sous le III^e Reich. Comme tous les jeunes, Sophie avait participé aux Jeunesses hitlériennes. Très vite, elle s'en était désintéressée même si son petit ami Fritz Hartnagel était un officier prometteur de la Wehrmacht.

La jeune fille avait saisi que la Gestapo ambitionnait de brimer les jeunes Allemands, de les empêcher de s'ouvrir l'esprit en lisant ou en écoutant de la variété étrangère. Avec deux de ses frères, elle avait même passé quelques jours en prison avant la guerre pour avoir mis le nez dans des livres interdits écrits par des juifs.

Lorsque la guerre éclata, Sophie, son *Abitur* en poche – l'équivalent du bac – avait dû différer son entrée à l'université pour participer à l'effort de guerre. Elle avait découvert des sortes de casernes pour jeunes filles destinées aux travaux des champs. Elle n'avait pas le droit de lire le soir mais elle avait déjà en elle le courage de désobéir aux ordres iniques.

En 1942, une fois à l'université, elle s'aperçut par hasard que son frère Hans faisait partie d'un groupe d'étudiants antinazis poétiquement nommé la Rose blanche. Elle les rejoint sans état d'âme.

Le groupe publiait des tracts pour faire réagir les Allemands aux exactions nazies. Ces documents reproduits dans les annexes du présent ouvrage donnent à voir la qualité littéraire de ces lettres ouvertes et clandestines. Il s’y mêle de hautes considérations philosophiques et politiques. La coloration catholique des réflexions de la Rose blanche ne fait aucun doute. Le petit groupuscule invite les intellectuels, les étudiants et le peuple à lutter contre « le mal » et à refuser les sacrifices vains de leurs frères et de leurs amis à Stalingrad. La Rose blanche entendait s’adresser à l’intelligence de ses lecteurs. La teneur des tracts est à l’opposé du langage populiste qui simplifie tous les concepts pour mieux les tordre et abuser le quidam crédule. Imaginez notre jeunesse engagée prendre la parole sur les réseaux sociaux en citant La Boétie, Corneille ou Lamartine !

Évidemment, la Rose blanche fut coupée par les nazis. Elle devint rouge du sang de ses membres mais non sans avoir mis la Gestapo sur les dents pendant plusieurs mois. Après la guerre, Sophie Scholl fut érigée en martyre de la résistance outre-Rhin à l’heure où nous pleurions Jean Moulin et son terrible cortège. Nous avons nos morts, nos héros, nos querelles de mémoire. Nous n’avions aucunement besoin d’importer celle de Sophie Scholl.

Cependant au cœur des bibliothèques universitaires d’Europe et d’Amérique, les spécialistes du IIIe Reich se penchaient sur son histoire hors norme. Parmi eux, se trouvait le docteur en anthropologie et en histoire Jud Newborn. Son apport à la connaissance de l’Holocauste est exceptionnel. Il fait notamment partie des fondateurs du New York Museum of Jewish Heritage. En 1986, il s’associe à l’historienne et journaliste Annette Dumbach pour écrire cette biographie de référence de Sophie Scholl. Ensemble, ils ont fouillé les archives. Les comptes rendus du procès de notre héroïne figurent dans les annexes du présent ouvrage ainsi qu’une photo de la petite ronéo à manivelle utilisée pour imprimer les tracts de la Rose blanche, émouvante relique d’un groupe de jeunes gens engagés qui ont préféré la mort à la compromission.

Jud Newborn et Annette Dumbach narrent le combat de Sophie Scholl avec une virtuosité propre aux auteurs Anglo-Saxons. Cette biographie se lit comme un roman même si, hélas, elle n'a rien d'une fiction.

Cet ouvrage maintes fois réédité est pour la première fois traduit dans la langue de Molière. Puisse la lointaine petite sœur de Jean Moulin trouver bon accueil sur notre terre dont elle aurait apprécié la devise défendue par nos résistants : liberté, égalité, fraternité.

Virginie Girod
Paris, le 8 juillet 2024

Préface à l'édition du 80^e anniversaire

Lorsque, dans son exil, le grand écrivain allemand Thomas Mann, prix Nobel de littérature, découvrit les mots, les gestes et le destin des premiers membres de la Rose blanche qui furent exécutés, il fit à la radio, le 27 juin 1943, une déclaration presque extatique. Ces jeunes gens en Allemagne « savaient et disaient haut et fort » la vérité sur les maux du régime hitlérien. Ils avaient mené une lutte sans merci contre la cécité volontaire, la complaisance et la lâcheté morale de leurs compatriotes.

Au cours des cinq années qui ont suivi l'édition de ce livre commémorant le 75^e anniversaire de leur exécution, les principes de vérité et de décence pour lesquels se sont battus les membres de la Rose blanche ont été de plus en plus malmenés. En Europe et aux États-Unis, la démocratie a été attaquée, parfois de façon effrontée, parfois au moyen de manœuvres furtives. La nécessité de « savoir et dire haut et fort » est devenue une ardente obligation pour tout citoyen épris de vérité.

Nous sommes confrontés aujourd'hui à une normalisation de l'extrême droite. Des membres de partis politiques ayant des affinités, et parfois des origines, nazies ou fascistes, sont élus dans les parlements européens et au Congrès américain, avec un soutien populaire de plus en plus massif. Les démagogues, dictateurs et ceux qui aspirent à le devenir promeuvent leur agenda et cherchent à s'emparer du pouvoir en suscitant le ressentiment et l'agressivité de leurs partisans, en propageant de dangereuses théories du complot,

tout en dénonçant, comme jadis les nazis, les mensonges de la presse (*die Lügenpresse*, la « presse menteuse ») pour détourner l'attention de toute critique légitime et rationnelle de leurs propres erreurs, de leurs mensonges ou de leurs crimes. En Iran, des jeunes femmes révoltées, soutenues par de jeunes hommes, risquent leur vie en luttant contre l'oppression d'un régime religieux, tandis que l'atroce invasion de l'Ukraine par Vladimir Poutine se déroule sous nos yeux, alimentée en Russie par une propagande ridicule.

Ces développements inquiétants confèrent une actualité brûlante au message solitaire de la Rose blanche. Contrairement aux Allemands sous le nazisme, nous sommes nombreux à vivre dans des pays où nous sommes encore libres et capables, sans risquer notre vie, de nous dresser ensemble contre les forces de la tromperie dans nos pays, et en solidarité avec les pays du monde où des jeunes et des moins jeunes se battent pour la liberté et pour leur vie.

Saurons-nous trouver les moyens d'imiter la Rose blanche ? Aurons-nous la force d'âme et la perspicacité nécessaires pour « savoir et dire haut et fort », afin de défendre et renforcer les principes de liberté que les mouvements antidémocratiques tentent aujourd'hui de détruire ?

Nous, les auteurs, espérons fermement que cette édition du 80^e anniversaire apportera une petite pierre à cet édifice.

Prologue

Le 25 février 1943

Il faisait de plus en plus sombre, une nuit froide tombait sur Berlin. Un jeune homme mince, vêtu d'un uniforme *feldgrau* de la Wehrmacht un peu râpé, faisait les cent pas à côté de l'église du Souvenir de l'empereur Guillaume, cette structure massive et solennelle qui domine les quartiers élégants de l'ouest de la ville.

Le militaire marchait de long en large, comme s'il attendait quelqu'un. Il était 18 heures. Les gens sortaient encore du travail à cette heure-là, et certains se rendaient dans les quelques magasins encore ouverts.

Le jeune homme en uniforme, Falk Harnack, avait passé son enfance à Berlin, mais il en était parti depuis quelques années, d'abord pour étudier à Munich, puis appelé sous les drapeaux, quand il avait été affecté dans une ville proche de l'ancienne frontière tchèque. Il avait un visage sensible, les traits fins, les cheveux clairs et les yeux pâles – un visage d'artiste. Et c'était bien un artiste : avant la guerre, il avait exercé la fonction de dramaturge au Théâtre national de Weimar.

La ville lui semblait assurément déprimante. L'Allemagne était en guerre depuis bientôt trois ans et demi, et chaque semaine de combat sur des fronts lointains creusait des lignes de plus en plus profondes sur le visage fatigué de Berlin. Chaque fois que Harnack revenait dans la capitale, quelques boutiques chics de la Tauentzienstrasse et du Kurfürstendamm avaient fermé leurs portes. À chaque visite, les lumières étaient un peu moins vives.

Falk Harnack n'avait probablement pas le droit de se trouver à Berlin ce jour-là : il n'avait peut-être pas de laissez-passer, ni la permission de quitter son unité à Chemnitz. Mais comme de nombreux autres, il avait sans doute espéré passer à travers les divers contrôles d'identité dans le train et ailleurs. Les hommes en uniforme étaient si nombreux sous le Troisième Reich qu'il était impossible de les contrôler tous.

Harnack avait rendez-vous avec Hans Scholl à 18 heures, à l'église du Souvenir. Les minutes passaient. Il dut sans doute étudier les passants, peut-être alluma-t-il une cigarette pour essayer de se détendre. Dans les rues alentour, des hommes portaient des uniformes semblables au sien, mais les leurs étaient poussiéreux ou tachés. Certains avaient les bras et les jambes bandés, d'autres marchaient avec des béquilles ou en s'aidant d'une canne. Berlin était un important point de transit pour les troupes revenant du front russe ; même ceux qui avaient du mal à se déplacer profitaient de cette escale de quelques heures pour visiter la capitale. Il y avait des soldats partout : personne ne semblait les remarquer, entre les élégants uniformes bleus de l'armée de l'air – l'élite de Göring, l'aristocratie du ciel – et les hommes du parti, qui respiraient la santé et l'importance dans leur uniforme brun bien repassé avec leur brassard rouge.

Il était temps de partir. Hans Scholl, l'étudiant munichois qu'il attendait, n'était toujours pas là. Un second rendez-vous avait été fixé à 19 heures en cas de problème. Harnack dut se demander où il allait passer les trois quarts d'heure restants. Peut-être même envisagea-t-il de pénétrer dans l'église, bien qu'il ne fût pas très croyant. Mais la présence même de l'édifice, sa sombre puissance, aurait pu déclencher des souvenirs tout frais qu'il aurait été impossible à un homme dans sa situation de réprimer totalement.

La veille de Noël, deux mois auparavant, la famille Harnack s'était réunie pour chanter un hymne, *Ich bete an die Macht der Liebe* (« Je prie pour le pouvoir de l'amour »). Arvid, le frère aîné de Falk, leur avait demandé de le chanter après sa mort. Il avait été exécuté par la

Gestapo quelques jours plus tôt à Plötzensee, une prison aux allures de forteresse dans la banlieue de Berlin.

Harnack décida peut-être de se promener dans les rues sans lumière, plutôt que d'entrer dans l'église. Il se fondrait ainsi facilement parmi les passants pâles et sans expression du *Ku'damm*, sans éveiller les soupçons. Mais les pensées qui tournaient dans sa tête ne pouvaient pas être anodines. Son frère, un éminent fonctionnaire du ministère de l'Économie, avait été arrêté, torturé et exécuté pour son appartenance à la résistance allemande et, il y a dix jours à peine, sa belle-sœur Mildred, l'épouse américaine d'Arvid, avait été exécutée dans les mêmes conditions. Mildred Fish-Harnack avait rencontré Arvid à l'université du Wisconsin à Madison des années auparavant. Elle avait abandonné sa patrie et sa famille pour partager les défis et les dangers de la vie dans un pays étranger qui devenait, année après année, de plus en plus froid et implacable. À présent, elle aussi avait disparu.

Mais le jeune homme ne s'abandonna probablement pas à la mélancolie. Il était à Berlin pour rencontrer Hans Scholl et le présenter, ainsi que ses amis de Munich – le groupe qui signait ses tracts clandestins « La Rose blanche » –, au « centre » de la résistance allemande ; en tout cas, c'étaient ces termes que Hans Scholl avait utilisés quand ils s'étaient rencontrés à Munich quelques semaines plus tôt.

Scholl était un Allemand du Sud, pas du tout le type prussien, ni dans son allure ni dans sa mentalité. C'était un homme grand et sombre, aux yeux bruns, qui donnait l'impression d'une grande intensité. Il avait un peu plus de 25 ans, cinq de moins que Falk, mais Harnack avait l'impression d'avoir plusieurs dizaines d'années de plus que lui en termes d'expérience et de vision des choses. Lorsqu'il avait rencontré Hans Scholl et son ami Alex Schmorell pour la première fois et qu'ils avaient parlé de l'organisation de la résistance, tous deux lui avaient fait l'impression d'être des innocents enrégés – un mélange explosif. Ils semblaient presque inconscients des dangers auxquels ils s'exposaient. Mais Mildred et Arvid connaissaient les

dangers, ils n'avaient aucune illusion sur l'ennemi auquel ils avaient affaire, et à quoi cette connaissance leur avait-elle servi ?

Les cheveux de Mildred étaient devenus complètement blancs au cours des quelques mois passés dans la cellule de la Gestapo, son visage s'était renfrogné, mais ses traits étaient encore plus vivants et alertes. Lors du procès secret, elle avait écopé d'une peine de six à dix ans de prison, une sanction presque clémentine alors que les hommes du réseau avaient été condamnés à mort. Mais Hitler en personne avait commué la sentence et Mildred avait dû mourir, comme Arvid et les autres, étranglée au bout d'une corde attachée à un crochet à viande. Le pasteur de la prison avait rapporté qu'au moment où ils l'avaient emmenée, ses derniers mots avaient été : « Et moi qui aimais tellement l'Allemagne. »

Hans Scholl et Alex Schmorell. Harnack confondait ces deux patronymes, bien que les deux jeunes gens fussent extrêmement différents. Alex était grand, maigre, les cheveux brun-fauve ; il y avait une lueur ironique dans ses yeux gris et son aisance décontractée donnait envie de sourire quand on était avec lui. On sentait en lui cette espèce rare sous le Troisième Reich, un homme qui cultivait une forme de légèreté, qui ne prenait pas la vie trop au sérieux et était prêt à s'engager sur de nouveaux chemins. Il avait besoin du piment de l'aventure ou du risque pour rendre supportable la routine quotidienne sans humour. Alex était à moitié russe et ses amis l'appelaient Shurik, l'un des surnoms d'Alexander en russe. Il était l'homme à part, le beau Slave rêveur en uniforme *feldgrau*. Il voulait devenir sculpteur, même s'il était étudiant en médecine – une âme sœur de Falk, l'artiste de la phalange grise. Falk et Alex s'étaient tout de suite entendus : si les temps avaient été différents, ils seraient peut-être devenus amis ; en fait, ils se ressemblaient presque comme des frères.

Harnack avait rencontré pour la première fois Hans et Alex à sa base militaire de Chemnitz, où ils s'étaient rendus illégalement pour faire sa connaissance. Il lui semblait que cela remontait à plusieurs années, mais en réalité, c'était seulement quatre mois plus tôt.

Pourquoi d'ailleurs avait-il accepté cette rencontre ? Son amie Lilo, une sculptrice munichoise, le lui avait demandé, peut-être était-ce la raison principale, mais peut-être aussi était-il curieux de savoir qui ils étaient, ces étudiants de Munich, une ville qui n'était pas exactement un haut lieu de la résistance.

Harnack lui aussi avait été étudiant à Munich ; en 1933, il avait vu les chemises brunes s'emparer de l'université et de la ville. Lui et ses amis s'étaient défendus, mais c'était dix ans plus tôt, au début du règne de la terreur. Eux aussi, avec Günther Groll et les autres, ils avaient distribué des tracts appelant le peuple à résister à Hitler ; ils avaient tenté de saboter les bâtiments nazis à Munich, s'étaient battus à coups de poing avec des étudiants en chemises brunes. Ils n'avaient pas cru alors, ils n'auraient jamais pu croire qu'Hitler resterait au pouvoir, que le pays regarderait dans un silence passif les hommes et les femmes qui s'exprimaient ou se battaient être détruits, balayés à mort, comme si un géant fou était agacé par d'insignifiants petits moucheron.

En 1938, Harnack et ses amis avaient appelé les étudiants à la grève – un fiasco. Peu après, il avait quitté Munich pour Weimar, après avoir obtenu un doctorat en sciences théâtrales.

Hans et Alex étaient passés le voir un samedi matin de novembre. Ils s'étaient rencontrés devant la caserne avant de se rendre au *Sächsischer Hof*, une auberge non loin de Chemnitz, où Arvid et Mildred avaient passé la nuit lorsqu'ils étaient venus le voir.

Tous trois avaient discuté toute la journée et une bonne partie de la nuit, dans la petite taverne du rez-de-chaussée puis dans la chambre des étudiants. Il n'était pas nécessaire de se donner des airs de conspirateurs ; entre eux, la confiance était – et devait être – absolue. Ils avaient remis à Harnack des copies des tracts de la Rose blanche rédigés, dupliqués et postés à Munich depuis l'été 1942 ; il y en avait quatre, tapés à simple interligne et avec une typographie hasardeuse, sur du papier bon marché ; quatre tracts pleins de rage condensée.

Ils attendaient sa réaction avec impatience. Il ne mâcha pas ses mots : le ton des tracts était académique, collet monté, et leur langage était beaucoup trop châtié pour avoir un impact sur les masses. On voyait tout de suite qu'ils avaient été écrits par des intellectuels qui vivaient dans un monde de littérature et de philosophie et ne parlaient pas la langue des travailleurs.

Ils étaient d'accord avec lui. Ils étaient décidés à apprendre, à développer les compétences de la clandestinité ; ils se rendaient compte que les tracts ne suffisaient pas, que ce n'était qu'un point de départ, et ils voulaient rejoindre les réseaux de la résistance allemande. À Munich, ils étaient isolés, une poignée d'étudiants, et quelques-uns d'entre eux avaient été brièvement envoyés sur le front russe ; cette expérience avait redoublé leur détermination. Il fallait mettre fin à la guerre et se débarrasser d'Hitler : c'était le seul moyen de sauver l'Allemagne et de lui redonner sa place dans la communauté des nations.

Harnack les avertit que la résistance ne se fondait pas sur l'indignation d'intellectuels bien intentionnés, mais sur des prémisses froidement rationnelles. Elle devait se déployer en un large front antifasciste dans toutes les villes de l'Allemagne nazie, des communistes à l'opposition conservatrice et militaire, en passant par les sociaux-démocrates et les libéraux. Des gens qui s'étaient détestés sous la république de Weimar devaient oublier le passé et travailler ensemble dans un seul but : tuer Hitler, renverser le gouvernement et négocier la paix avec les Alliés.

Alex et Hans avaient les yeux brillants ; sans doute ne s'étaient-ils pas imaginé entendre des plans aussi ambitieux. Les trois hommes discutèrent pendant des heures, explorant même à quoi ressemblerait le monde une fois leurs projets menés à bien. Après la guerre, Hans voulait abandonner la médecine et se lancer en politique. Les conspirateurs ont souvent besoin d'être des visionnaires.

Les plans de Harnack pour Hans Scholl à Berlin ne sont pas tout à fait clairs, mais on sait qu'au moins un rendez-vous avait été fixé : il devait immédiatement conduire Scholl chez les Bonhoeffer.

Harnack avait déjà rendu visite à Dietrich et Klaus Bonhoeffer dans leur appartement, le jour même, à 16 heures. Il avait appris à mieux connaître l'éminent pasteur et son frère après sa courte dernière visite au siège de la Gestapo, avant l'exécution de son frère : Arvid l'avait chargé de rester en contact avec la résistance. Dietrich Bonhoeffer, que l'on fût ou non un protestant convaincu, était un homme qui inspirait l'admiration. Son apparence même, avec son visage chaleureux derrière les lunettes rondes d'un érudit, invitait à la confiance. On éprouvait presque un sentiment de soulagement qu'un tel homme pût exister en ce temps et en ce lieu. Bonhoeffer avait étudié la théologie avec l'oncle de Harnack à l'université de Berlin. Il était l'un des membres fondateurs et des dirigeants de l'Église confessante, un segment de l'Église luthérienne d'Allemagne qui refusait de s'accommoder d'Hitler, de la persécution des juifs, des conquêtes étrangères et du meurtre.

Bonhoeffer *était* la résistance. Son exécution en 1945 dans le camp de concentration de Flossenbürg, quelques jours avant sa libération par les Alliés, avait quelque chose de sombre et d'inévitable – le destin d'un homme qui représentait tout ce que sa nation avait produit de décent et de créatif et qu'à présent elle rejetait. Un détenu emprisonné avec lui dans les dernières années de la guerre a rapporté plus tard que « lorsqu'il entrait dans une pièce, on ne pouvait plus être un lâche ». Il croyait en un engagement direct avec et pour son prochain ; il croyait que la piété seule n'était pas le christianisme, mais une excuse creuse pour soulager la conscience. En février 1943, Bonhoeffer entretenait des liens avec les officiers, les fonctionnaires et les aristocrates qui, en 1944, participeraient au complot visant à ôter la vie à Hitler, mais aussi avec des militants de gauche comme Arvid Harnack et son cercle. Bonhoeffer militait pour une résistance unie, dont les racines idéologiques et religieuses étaient secondaires, voire sans importance.

Lors de la visite de Harnack cet après-midi-là, Bonhoeffer exprima sans doute ses sincères condoléances pour la perte d'Arvid

et de Mildred ; ce qui, probablement, ne fut pas évoqué, c'est que Bonhoeffer et le couple Harnack avaient en commun d'avoir eu la possibilité de fuir l'Allemagne, et d'avoir refusé. À plusieurs reprises, à la fin des années 1930, ils s'étaient rendus aux États-Unis. Des amis les avaient suppliés de ne pas retourner en Allemagne. Ils avaient décliné ces offres. Bonhoeffer avait écrit à Reinhold Niebuhr, de l'Union Theological Seminary de New York, qu'il ne pouvait pas rester en Amérique : il devait partager les épreuves du peuple allemand pour avoir le droit, après la guerre, de participer à la reconstruction d'une société allemande morale et juste.

À 19 heures, Harnack revint au point de rendez-vous. Scholl n'était toujours pas là. Les minutes passaient une à une. À peine trois semaines plus tôt, au début du mois de février, Harnack s'était rendu à Munich. Il avait rencontré le groupe pendant deux jours dans la chambre que Scholl louait sur la Franz-Joseph-Strasse à Schwabing, le quartier bohème de la ville, non loin de l'université. Hans Scholl vivait dans une chambre d'étudiant typique : aux murs étaient punaisées des reproductions de tableaux impressionnistes français, par terre gisaient des piles de livres et des manuscrits. C'était un chaos provisoire, le genre de chaos qui n'était peut-être permis qu'aux étudiants – et encore – dans la société bien rangée et organisée du Troisième Reich.

Alex avait informé Harnack que les tracts *avaient eu* un impact à Munich. Les étudiants avaient improvisé une manifestation lorsque le *Gauleiter* (dirigeant du parti nazi) de Bavière avait prononcé un discours grossier et agressif lors d'une cérémonie universitaire, en janvier. Les tracts avaient certainement contribué à leur donner du courage. Schmorell, Scholl et leur ami Willi Graf étaient allés encore plus loin : ils peignaient désormais des graffitis antinazis sur les murs de l'université et d'autres bâtiments publics, la nuit, en portant des armes à feu pour se protéger. Les nazis faisaient appel à des travailleuses forcées venues de l'Est pour effacer les mots « À bas Hitler » et « Liberté », mais les traces étaient encore visibles.

Harnack ressentit la tension intense qui régnait dans la pièce ; ces jeunes gens semblaient ne pas avoir dormi depuis des jours. Divers objets témoignaient d'une négligence qui l'inquiéta : des essais manuscrits qui auraient pu être des ébauches de nouveaux tracts, des listes de noms et d'adresses.

Le lendemain, Hans insista pour que Harnack l'accompagne à l'université afin de persuader le professeur Kurt Huber de se joindre à eux pour une réunion du groupe dans la chambre de Hans cet après-midi-là. Huber était le seul membre du corps professoral qui partageât leurs convictions, et il était allé jusqu'à les aider à rédiger les tracts. Ils l'accostèrent après son séminaire. Il avait des réticences et se méfiait manifestement de Harnack et de ses vues politiques très à gauche. Mais Hans insista et Huber vint.

À l'exception de Christoph Probst, le noyau dur du groupe était réuni, vêtu de gros manteaux et de cache-nez ; il n'y avait plus de fioul pour chauffer le bâtiment.

Sophie Scholl, la sœur de Hans, était sombre, sérieuse et silencieuse. Elle écoutait attentivement, mais ne contribua pas à la discussion. Willi Graf, un jeune homme aux yeux d'un bleu profond qui commençait à perdre ses cheveux blonds, était déterminé et silencieux, c'était sans doute la personnalité la moins accessible du groupe. Le professeur Huber était blême et avait l'air contrarié ; Harnack, qui avait assisté à ses cours des années auparavant, connaissait très bien ses positions politiques et sociales, profondément conservatrices.

La discussion s'envenima rapidement, Harnack s'exprimant peu, même si à l'évidence il était le point focal du conflit. Schmorell se disputait avec Huber, mais le désaccord le plus amer opposait Huber et Hans Scholl, l'étudiant qu'il avait encouragé, soutenu et inspiré. Le moment de la rupture idéologique était arrivé : il ne s'agissait plus seulement d'une question de résistance. Huber refusait de s'allier aux communistes, à quelque niveau que ce soit. Pour lui, les nazis étaient une variété locale du bolchevisme, et c'était pour cette raison qu'il les détestait.

Harnack finit par partir ; l'atmosphère était irrespirable. Mais ils avaient convenu d'une date pour une rencontre à Berlin – aujourd'hui même, le jeudi 25 février 1943 : le groupe était bien décidé à continuer.

Il était maintenant presque 19 h 20. L'heure du deuxième rendez-vous était passée depuis un certain temps.

Hans Scholl ne viendrait pas.

Harnack ne savait pas pourquoi, mais il sentait que probablement quelque chose n'allait pas. Il ne pouvait pas savoir à quel point. La nouvelle n'était pas encore parvenue à la population berlinoise.

Trois jours plus tôt, le lundi 22 février 1943, Hans Scholl, sa sœur Sophie et leur ami Christoph Probst avaient été jugés pour trahison par le tribunal du peuple à Munich. Le même jour, à 17 heures, on leur avait coupé la tête.

Falk Harnack ne pouvait pas non plus savoir qu'à la fin de l'année, de toutes les personnes présentes à cette dernière réunion à Munich, il serait le seul à être encore en vie.

1

Première semaine de mai 1942

Comme le train quittait la gare d'Ulm, Sophie Scholl se carra dans son siège. La journée était particulièrement chaude pour un début de mois de mai et elle était seule dans le compartiment. Le voyage promettait d'être agréable. Le train était à destination de Munich, à quelque 150 kilomètres au sud-est. Sur le porte-bagages au-dessus de sa tête se trouvait sa valise ; à côté d'elle, sur le siège, un petit sac contenant une bouteille de vin et un gâteau.

Il n'y avait rien d'exceptionnel dans l'apparence de la jeune femme : elle était mince, ses cheveux bruns lui arrivaient aux épaules, elle avait les yeux marron. Elle était habillée simplement, avec une jupe plissée couleur chocolat et un pull-over rose ; peut-être la marguerite fraîchement coupée qu'elle portait derrière l'oreille était-elle inhabituelle, et elle la faisait paraître plus jeune que ses 21 ans. Elle était d'apparence soignée, mais ne se maquillait pas et n'accordait pas beaucoup d'importance à son physique.

Le train commençait à prendre de la vitesse, traversant avec fracas les faubourgs de la ville. De sa fenêtre, la jeune femme pouvait voir la flèche de la cathédrale d'Ulm, qui s'élevait à plus de 160 mètres au-dessus du centre historique de la ville, au nord-est ; juste en dessous, dans un immeuble qui donnait sur le parvis de la cathédrale, vivaient ses parents.

Cela ne se lisait peut-être pas sur son visage, mais son départ du foyer familial était un grand moment pour elle. À quelques jours

de là, elle célébrerait son vingt et unième anniversaire, et ce voyage à Munich marquait un tournant. Elle allait étudier à l'université, son objectif depuis qu'à l'âge de 18 ans elle avait obtenu son *Abitur*, l'équivalent allemand du baccalauréat.

Le train mugissant franchit le Danube, dont la surface scintillait au soleil, puis laissa le fleuve derrière lui. Déjà, les faubourgs s'éclaircissaient et laissaient place à des champs saupoudrés du jaune d'or des pissenlits. Tout excitée qu'elle fût, elle notait mentalement ces images pour les consigner plus tard dans son journal.

Le monde naturel avait beaucoup d'importance pour elle. La vue d'un torrent ou les flancs arrondis des collines lui procuraient un sentiment de paix qui lui donnait accès à un havre de calme intérieur ; ses journaux intimes, ses lettres et les rédactions qu'elle écrivait jadis à l'école étaient pleins de descriptions de la nature.

Tout comme je ne peux pas voir un ruisseau limpide sans y tremper les pieds, je ne peux pas passer à côté d'une prairie en mai sans m'y arrêter. Il n'y a rien de plus séduisant que cette terre odorante, le trèfle en fleurs qui se balance au-dessus d'elle comme une écume légère, et les branches fleuries des arbres fruitiers se dressant vers le ciel, comme si elles voulaient s'arracher à cette mer tranquille. Non, je dois me détourner de mon chemin et me fondre dans cette abondance...

Lorsque je tourne la tête, ma joue effleure le tronc rugueux du pommier à côté de moi. Il étend ses bonnes branches, comme pour me protéger. Sans discontinuer, la sève monte de ses racines, nourrissant jusqu'à la plus petite des feuilles. Est-ce que j'entends, peut-être, un secret battement de cœur ? J'appuie mon visage contre son écorce sombre et chaude et je me dis : patrie, et en cet instant mon bonheur est indescriptible.

Les pensées lyriques de Sophie Scholl n'étaient peut-être pas celles de toutes les jeunes Allemandes en ce printemps 1942, au cœur d'une guerre totale, mais elles n'étaient pas non plus extraordinaires. Depuis la fin du XIX^e siècle, les jeunes d'Allemagne s'étaient tournés vers la nature pour échapper aux contraintes de la société. Les *Wandervögel* (« oiseaux de passage ») étaient des groupes de jeunes, souvent des étudiants et principalement des garçons, qui gravisait les montagnes et les collines, campaient au bord des lacs et des rivières, chantaient des chansons folkloriques et récitaient des poèmes jusque tard dans la nuit. Ces randonnées étaient devenues une tradition et un mode de vie en Allemagne. Communier avec les êtres vivants, se déplacer au rythme du soleil, de l'eau et des créatures de la Terre, c'était une façon de trouver la liberté, de protester contre les règles et restrictions de la société bourgeoise, de rejeter l'affreuse salissure des usines et des cités minières qui rongeaient les prairies et les forêts, d'affirmer la jeunesse et la pureté.

Une littérature et une philosophie, des chansons et des poèmes étaient nés de cette tradition et, jusqu'au moment où la guerre y avait mis un terme au tout début des années 1940, de nombreux jeunes gens, en un flot incessant, passaient leurs vacances d'été et d'hiver à escalader les montagnes et à parcourir ensemble les vallées de leur pays, certains partant même à l'étranger pour découvrir à pied la Finlande, la Yougoslavie ou l'Italie. Nulle part ailleurs dans le monde, peut-être, la nature – son existence, mais aussi l'idée de s'y confronter au sein d'un groupe, d'essayer d'en faire partie, de relever ses défis les plus hauts et de rechercher ses vérités les plus profondes – ne faisait plus intimement partie de la vie que chez les jeunes Allemands éduqués du premier XX^e siècle.

Leur aspiration à la liberté, pour autant, ne se traduisait pas par une activité politique ou par un engagement pour le changement social. Leur fervente admiration pour les cultures populaires « exotiques » du monde entier n'allait pas forcément de pair avec l'acceptation des minorités ethniques dans leur propre pays. Et leur